

Emylie Bernard

FAIRE AVEC

Finissante de la maîtrise en arts visuels et médiatiques, UQAM

du 11 février au 9 avril 2022

Invitations courriel
Communiqués de presse
Capsules vidéo

UQAM

Bulletin de la Faculté des arts. 27 janvier 2022

Bulletin de la Faculté des arts. 24 février 2022

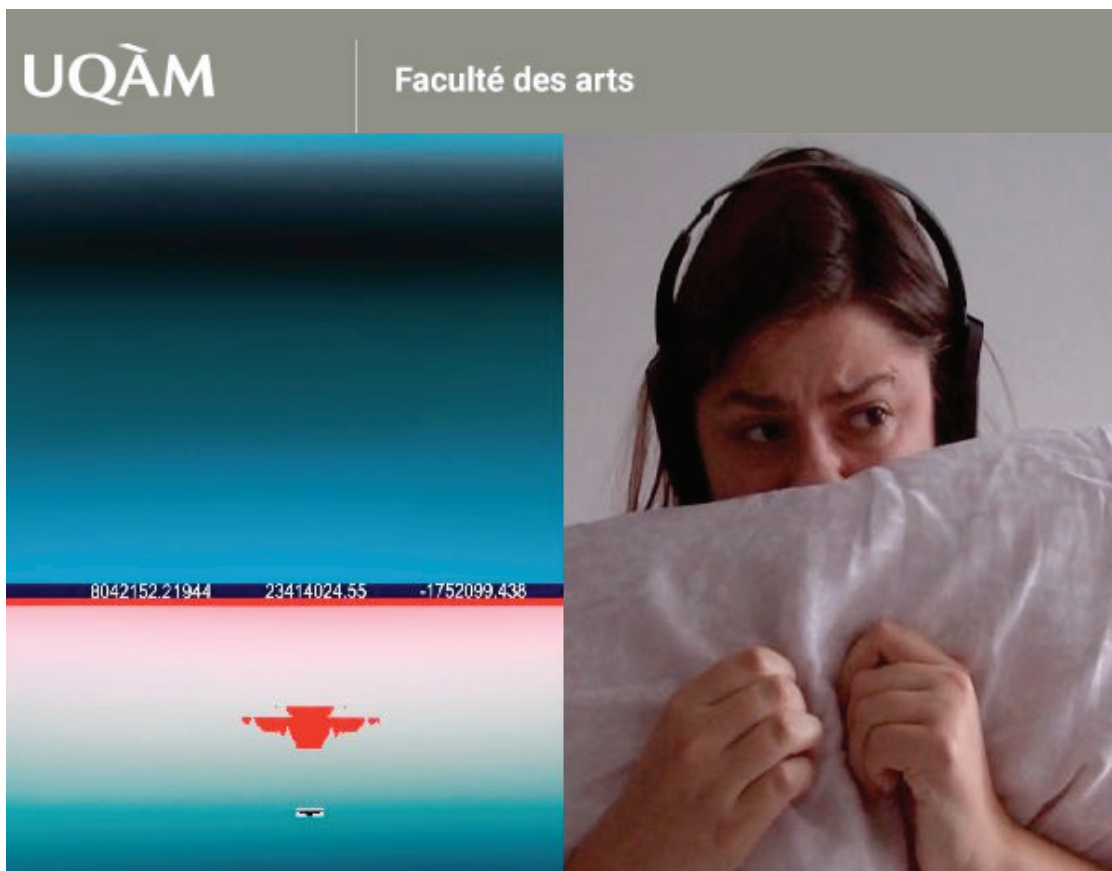
Actualités UQAM. 8 mars 2022

COUVERTURE MÉDIATIQUE

Le Devoir. 15 janvier 2022

Ex_situ. Février 2022

Esse arts + opinions. Printemps-été 2022



Nouvelles expositions : DataaffectS et Émylie Bernard. *faire avec*

DataaffectS

Commissaire : Nathalie Bachand

La Galerie de l'UQAM lance la nouvelle année avec **DataaffectS**, une riche exposition de groupe rassemblant sept artistes ainsi qu'un collectif (Canada, France, Belgique, Cuba, États-Unis). Sous le commissariat de Nathalie Bachand et avec l'appui de Wallonie-Bruxelles International et de la Délégation générale Wallonie-Bruxelles au Québec, le projet remet en question les enjeux et les effets liés aux moyens de communication numériques.

[DataaffectS](#)

Émylie Bernard. *faire avec*

Le public est invité à découvrir la pratique d'**Émylie Bernard**, finissante de la [maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal \(UQAM\)](#). À travers un éventail de médiums, elle explore l'anxiété qui l'habite au moyen d'une démarche bienveillante et sensible. L'artiste nous transporte dans un univers introspectif où l'angoisse et la vulnérabilité deviennent vectrices de création.

[Émylie Bernard. faire avec](#)

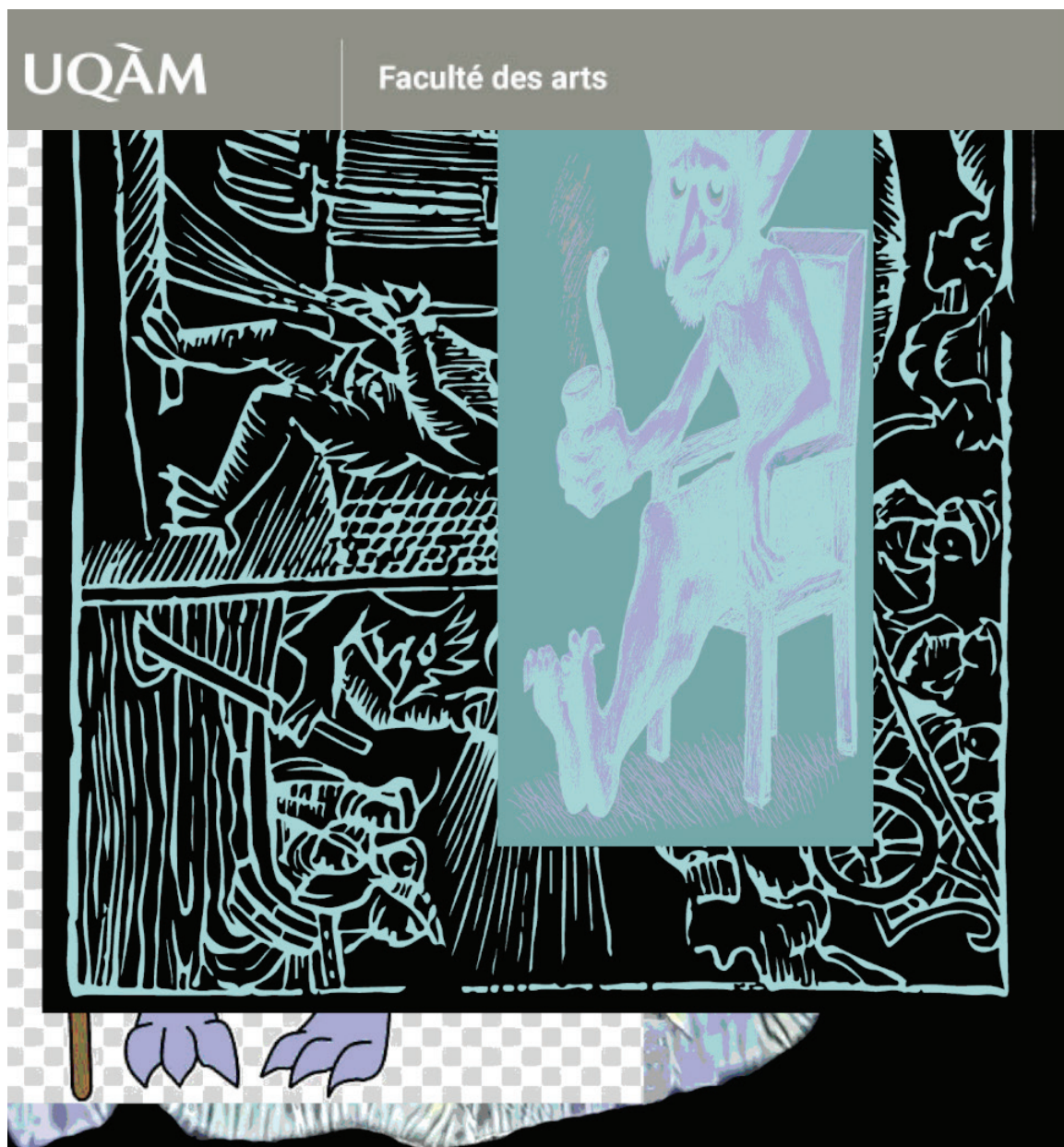
Du 11 février au 9 avril 2022.

Vernissage : jeudi 10 février 2022, 17 h 30, en ligne

[Événement facebook](#)

Galerie de l'UQAM, du mardi au samedi, de 12 h à 18 h

Entrée libre



Nouvelles expositions : *DataffectS* et *Émylie Bernard. faire avec*

La [Galerie de l'UQAM](#) est ravie d'ouvrir à nouveau ses portes au public avec les expositions *DataffectS* et *Émylie Bernard. faire avec*. Célébrez avec nous l'ouverture des premières expositions présentées à la Galerie en 2022 !

DataffectS

Commissaire : **Nathalie Bachand**

La Galerie de l'UQAM lance la nouvelle année avec *DataffectS*, une riche exposition de groupe rassemblant sept artistes ainsi qu'un collectif (Canada, France, Belgique, Cuba, États-Unis). Sous le commissariat de Nathalie Bachand et avec l'appui de Wallonie-Bruxelles International et de la Délégation générale Wallonie-Bruxelles au Québec, le projet remet en question les enjeux et les effets liés aux moyens de communication numériques.

Émylie Bernard. *faire avec*

Le public est invité à découvrir la pratique d'**Émylie Bernard**, finissante de la [maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal](#) (UQAM). À travers un éventail de médiums, elle explore l'anxiété qui l'habite au moyen d'une démarche bienveillante et sensible. L'artiste nous transporte dans un univers introspectif où l'angoisse et la vulnérabilité deviennent vectrices de création.

[Pour plus d'infos sur les expositions](#)

Du 11 février au 9 avril 2022.

Galerie de l'UQAM, **du mardi au samedi, de 12 h à 18 h**

Entrée libre

ACTUALITÉS UQAM

Génie et limites des technologies

Les enjeux liés aux communications numériques inspirent une exposition à la Galerie de l'UQAM.

Par Valérie Martin

8 MARS 2022 À 14H17



Différentes huiles sur toiles, de grand format, réalisées par Véronique Savard dans le cadre de son projet *A Mission to Touch the Sun* de la NASA.

Photo : Nathalie St-Pierre

divers processus de transfert d'informations. Du télégraphe prénumérique à l'Internet, de la géolocalisation au satellite, les moyens par lesquels nous communiquons témoignent d'un rapport au langage, démontrent les œuvres proposées dans l'exposition.

La couleur des noms

En 2018, la NASA invitait les gens à inscrire leurs noms sur une carte mémoire intégrée à bord du Parker Solar Probe, la première sonde spatiale à avoir touché le soleil. Plus d'un million de noms se sont ainsi approchés du soleil. La chargée de cours Véronique Savard (M.A. arts visuels et médiatiques, 2009), doctorante en études et pratiques des arts et boursière Bronfman 2010, a fait de ce geste conceptuel le sujet d'une série d'huiles sur toiles, de grand format, intitulée *Touching the Sun: Let's See What Lies Ahead* (2018-2025). Construits à partir de données satellites issues de cette sonde, les tableaux sont porteurs d'information liant le public à l'espace. Le projet de l'artiste se poursuit jusqu'en 2025, au moment où l'engin spatial effectuera un plongeon à travers l'atmosphère du soleil.

Près des toiles colorées de Véronique Savard, l'installation *Kobold pour Cobalt* (2022), de la doctorante en études et pratiques des arts Dominique Sirois (M.A. arts visuels et médiatiques, 2010), prend la forme d'une mine de cobalt, ce métal utilisé depuis l'Antiquité pour teinter le verre de bleu sombre et qui est aujourd'hui largement utilisé dans les piles des outils de communication. Bol, perles en verre et bâche de plastique reposent sur un grand rectangle de sable de quartz, lequel est délimité par de magnifiques tissus grand format aux teintes de bleu et de vert.

L'exposition *DataffectS*, qui a récemment pris l'affiche à la Galerie de l'UQAM, explore les enjeux liés aux communications numériques. Sept artistes et un collectif (Canada, France, Belgique, Cuba, États-Unis) examinent l'espace que nous accordons aux moyens de télécommunication, leurs points faibles, les risques qu'ils comportent, la manière dont ils nous affectent ainsi que la notion même d'hyperconnexion. «Que révèle cet état d'hyperconnexion – et son absence – sinon que notre perception de la réalité est nécessairement influencée par l'interférence numérique exercée sur notre quotidien, et par son anticipation lorsqu'absente?», s'interroge la commissaire indépendante Nathalie Bachand (B.A. arts visuels, 2001), qui a sélectionné les œuvres exposées.

Les données sont au cœur de nos moyens de communication. Elles portent et transportent nos affects – notre ressenti et notre vécu – à travers

Le LAB[au] (laboratory for architecture and urbanism) est un collectif bruxellois composé d'Els Vermang, de Manuel Abendroth et de Jérôme Decock. Les artistes mènent une recherche basée sur la sémantique (art et langage), la sémiotique (art et signe) et l'esthétique (art et signification). Intitulée *WHGW (What Hath God Wrought, 2016)*, qui signifie en ancien anglais «Qu'est-ce que Dieu a créé?», l'œuvre présentée à la Galerie fait référence à la première phrase envoyée par télégraphe en 1844. Ces mots alimentent une correspondance entre les 16 télégraphes composant l'installation.

Visite commentée de l'exposition

La commissaire Nathalie Bachand et des artistes de DataaffectS prendront part à une visite commentée le 16 mars 2022, de 17 h 30 à 18 h 30.

Jouer avec les ratés de la parole et expérience en cours

L'artiste française Cécile Babiole, qui associe arts visuels et sonores, propose des installations et des performances qui interrogent les technologies avec singularité et ironie. La vidéo *Euh...! Disfluences (2015)* présente un entretien audio avec Olivier Baude, spécialiste de la science du langage et directeur scientifique de l'Observatoire des pratiques linguistiques en France. L'expert explique ce que sont les ratés de la parole et se penche sur les *disfluences*, ces hésitations, répétitions et autres allongements syllabiques typiques de l'oral, qui ont pour fonction de faire patienter l'interlocuteur pendant l'élaboration du discours et qui peuvent aussi traduire les émotions du locuteur. Durant toute la vidéo, le public ne peut voir que les sous-titres à l'écran afin de mieux comprendre les difficultés à saisir et à transcrire le langage naturel par les logiciels de traitement automatique lorsqu'il y a présence de *disfluences*. Ces affects du langage viennent ainsi générer du chaos dans les communications numériques.

Le processus artistique de l'artiste belge Mathieu Zurstrassen, architecte de formation, est guidé par le besoin presque obsessionnel d'analyser les mécanismes des choses et de comprendre leur fonctionnement interne. *I Love You / I Hate You, TDS (Trump Derangement Syndrome/ impartiality Bot, 2018)* est une drôle de machine à la structure en aluminium sur laquelle l'artiste a installé deux bâteaux protégés par des dômes en verre. Ces contenants renferment chacun... du riz cuit. Chaque 25 secondes, une voix de synthèse transmise par des haut-parleurs lit un tweet acrimonieux publié par l'ancien président Donald Trump lorsqu'il était à la Maison-Blanche ou un gazouillis aimable tiré du compte twitter *Love Quotes*. L'expérience automatisée – qui se déroule en continu pendant l'exposition – a pour objectif de mesurer s'il y aura après 30 jours une altération du riz (noircissement) causée par le contenu négatif des gazouillis de Donald Trump! L'œuvre fait référence à *The Rice Experiment* du docteur autoproclamé Masaru Emoto, une expérience au cours de laquelle le pseudoscientifique affirmait que le riz d'un contenant devant lequel des écoliers lisaient des pensées négatives avait noirci au bout de 30 jours alors que l'autre portion de riz, devant laquelle les petits lisaient des affirmations positives, avait été préservée!

Le cinéma, ce vecteur d'émotions

Professeur à l'École des arts visuels et médiatiques depuis 1997, Robert Saucier (M.A. arts plastiques, 1989) a débuté, en 2019, une série d'œuvres en solo dont les premières sont montrées lors de l'exposition *DataaffectS*. Les dispositifs *Auto/OPT_1 (2021)* et *Auto/OPT_2 (2020-2021)* évoquent des chaînes de montage traitant des images tirées des 10 plus grands films de tous les temps répertoriés par le British Film Institute, comme *La Passion de Jeanne d'Arc (1928)*. Ces «films-consensus» présentent différents archétypes émotionnels et narratifs. Les dispositifs sont constitués de haut-parleurs actionnés par des bras robotisés et de moniteurs sur lesquels sont diffusés les extraits de films.

La pratique de l'artiste française Julie Morel est alimentée par une volonté d'interroger les relations qu'entretient l'humain avec le langage. Pour la série *Clear, Deep, Dark (2018, 2019, 2021)*, Julie Morel a inscrit sur des écrans monochromes noirs des points lumineux représentant des coordonnées GPS de lieux de désastres écologiques. Ces points lumineux forment des sortes de schémas qui ressemblent à des constellations d'étoiles.

L'artiste multidisciplinaire cubain Rodolfo Peraza s'intéresse aux espaces publics – à la fois virtuels et physiques – ainsi qu'à la visualisation des données (DataViz), liée à la culture web, et aux traces qu'elle laisse sur la société. Dans l'œuvre *Pilgram 3.0: Naked Link – A Random IP (2022)*, l'artiste révèle, sur un projecteur vidéo, les liens virtuels (donc imperceptibles) et la dynamique des infrastructures Internet entre Cuba et les États-Unis.

Vivre et créer avec l'anxiété



la collection d'Émylie Bernard.

Photo: Nathalie St-Pierre

elle a dû passer par ce rituel, cumulant les heures où elle chante pour faire diminuer l'intensité de sa crise d'anxiété. Le lit est aussi évoqué dans l'œuvre *la collection*, constituée de la literie de l'artiste. Ces couvertures et autres courtépientes colorées, pliées et empilées les unes sur les autres, nous rappellent les images du conte de *La Princesse au petit pois*.

Les expositions *DataffectS* et *Faire avec* se déroulent jusqu'au 9 avril prochain. Émylie Bernard parlera de sa démarche artistique ainsi que des recherches entreprises durant son parcours académique le 10 mars prochain à la Galerie de l'UQAM. La présentation débutera à 17 h 30.

CATÉGORIES

ARTS | DIPLÔMÉS | ÉTUDIANTS | CULTURE

Dans la petite salle de la Galerie de l'UQAM, la finissante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques Émylie Bernard (B.A. arts visuels et médiatiques, 2015) présente *faire avec*, une exposition à propos de ce qui l'habite et l'inspire au quotidien: son anxiété généralisée. Le lit est son refuge contre le monde depuis qu'elle est enfant. L'artiste, aussi récipiendaire de la Bourse de soutien à la réussite de la Fondation de l'UQAM, en 2020, et de la Bourse de la Fondation McAbbie en sculpture, en 2012, explore le pouvoir créateur du trouble dont elle souffre, au moyen de la vidéoperformance, du dessin, de cyanotype, de l'écriture et des rituels méditatifs. La vidéoperformance *chanter dans mon lit* présente Émylie Bernard, le visage replié dans l'oreiller, en pleine crise d'angoisse. Elle fredonne une chanson pop afin de mieux se concentrer sur sa respiration. L'artiste s'est filmée toutes les fois où

LEDEVOIR

Anxiétés créatives à cultiver en galerie



Valérien Mazataud Le Devoir Alicia Turgeon, directrice générale du centre d'artistes Eastern Bloc, lors de l'installation de l'exposition inaugurale de ses nouveaux locaux.

Jérôme Delgado

Collaborateur

15 janvier 2022
Arts visuels

Épargnés par les mesures sanitaires visant à contrer la vague Omicron, les diffuseurs en arts visuels demeurent parmi les rares lieux culturels, avec les bibliothèques, à pouvoir accueillir des visiteurs. Les expositions dans les centres d'artistes, galeries privées et autres espaces offrent plus que jamais l'occasion d'échapper, ou pas, à la réalité. Voici notre survol.

À travers la lunette pandémique

Il est sans doute tentant de percevoir les programmations à travers la lunette pandémique. Pour une **Éliane Excoffier** qui invite à visiter, à distance, des univers insoupçonnés — *Mille lieues* (<https://vuphoto.org/fr/calendrier/exposition/mille-lieues/>) (centre VU) (<https://vuphoto.org/fr/calendrier/exposition/mille-lieues/>)

—, une **Ginette Légarèse** montre inventive à partir d'objets domestiques, ceux à sa portée, disons — **Alambics** (<https://artmur.com/expositions/2022-expositions/ginette-legare-alambics/>) (galerie Art Mûr) (<https://artmur.com/expositions/2022-expositions/ginette-legare-alambics/>). Deux expos déjà en cours.

L'année 2022 pourrait être teintée par la manière dont on réagit aux restrictions. **La Galerie de l'UQAM** (<https://galerie.uqam.ca/statut/a-venir/>) ouvre sa saison avec un double programme fort à-propos.

Projet de fin d'études, *faire avec* d'**Émylie Bernard** prétend, en vidéoperformance, en dessin ou par des rituels méditatifs, qu'une situation de détresse est source de créativité. Dans son cas, c'est un diagnostic de trouble de l'anxiété qui a tout déclenché. Avec humilité et transparence, elle exprime ce que d'autres vivent, pandémie ou pas.

DatafectS, quant à elle, réunit sept artistes et un collectif autour « des enjeux et des effets liés aux moyens de communication numériques ». La dépendance au wifi rend-elle plus vulnérable en cas de panne de courant ? La commissaire **Nathalie Bachand**, qui s'interroge sur ce « que révèle cet état d'hyperconnexion — et son absence », a réuni des œuvres potentiellement critiques, dont *Kobold*, installation en céramiques et en textiles de **Dominique Sirois**. L'artiste montréalaise s'intéresse ici à l'exploitation du cobalt, nécessaire aux batteries de nos appareils mobiles, afin de parler de la matérialité chimique des technologies et, par ricochet, de leur « non-dématérialisation ». L'art, même virtuel, n'est pas sans dangers.

Prévue en janvier, l'inauguration des deux expos a été reportée au 11 février. La Galerie de l'UQAM, comme les autres diffuseurs universitaires, est prise avec l'incertitude quant à l'accessibilité du campus. La très bien nommée *Halte / Moments / Situation* de **Mathieu Cardin**, prévue au **Centre d'exposition de l'Université de Montréal** (<https://www.centre-expo-udem.com/expositions-a-venir/>), n'affiche ainsi qu'un « dates à venir ».

Si le bien-être et la guérison rassemblent neuf artistes sous un même toit — *En constante transformation* (espace Projet Casa, dès le 20 janvier) —, la réconciliation est l'affaire d'**Olivia Boudreau**. Pour l'artiste d'installations vidéo, « il s'agit du geste le plus important que nous ayons à faire en ce moment ». « Cette idée s'exprime, écrit-elle en préambule à l'expo *Haut voltage* (<http://www.optica.ca/programmation/index.php#1008>) (centre Optica, dès le 22 janvier) (<http://www.optica.ca/programmation/index.php#1008>), dans la nécessité de repenser notre relation à l'autre et au monde. »

Clemens von Wedemeyer (<http://centrevox.ca/exposition/clemens-von-wedemeyer/>) (centre Vox, dès le 10 mars) (<http://centrevox.ca/exposition/clemens-von-wedemeyer/>), expo intitulée du nom de l'artiste allemand faisant aussi dans l'installation vidéo, rend compte des rapports humains par la représentation des masses. Alors que chez le peintre **Christian Messier**, qui fait se côtoyer paysages et portraits, le regard sur nos contemporains met en scène l'étrangeté et la pudeur — *La solitude des fantômes* (<http://larochejoncas.com/2022-2/>) (galerie Laroche/Joncas, dès le 26 janvier) (<http://larochejoncas.com/2022-2/>).

Luttes contemporaines et avenir collectifs

Chaque saison apporte ses changements, et celle-ci est marquée par l'arrivée dans Chabanel d'un premier diffuseur en bonne et due forme. Sans local depuis deux ans, le centre **Eastern Bloc** (<https://easternbloc.ca/fr/>), promoteur de la relève en arts numériques, atterrit dans ce quartier en effervescence culturelle.

L'exposition inaugurale *Technoll Mysticism* (dès le 22 janvier) réunit quatre artistes autour de « notre avenir technologique collectif ». Tout un programme, à la fois optimiste et pessimiste. « Certaines œuvres explorent le potentiel libérateur des espaces virtuels, tandis que d'autres dévoilent les limites de la technologie afin de répondre aux questions fondamentales concernant la vie et la mort », annonce-t-on. À noter qu'Eastern Bloc mise sur l'accessibilité : sa nouvelle galerie a pignon sur rue.

Artiste multidisciplinaire d'origine anichinabée, **Maria Hupfield** travaille les textiles comme des vecteurs de mémoire. Le projet *manidoowegin*, ou peau d'esprit (centre **Diagonale** (<http://www.artdiagonale.org/>), dès le 27 janvier) réunit des sculptures en feutre à mi-chemin de l'œuvre abstraite et du vêtement. Ou comme le

proposent le texte de présentation, elles sont « enracinées dans la tradition » et « debout avec les luttes contemporaines ». Leur potentiel narratif est « tout, sauf simple ».

Pour ses 30 ans d'existence, le centre d'artistes Galerie B-312 (<https://galerieb312.ca/programmation/conjuguer-lespace-au-temps>), propose de revoir, en trois expositions, les notions du temps et de l'espace — deux réalités bousculées depuis mars 2020. La première, *États fluides* (dès le 20 janvier), est le fruit de la rencontre inusitée entre **Maude Arès**, âgée de 30 ans, et **Massimo Guerrera**, fort de 30 ans de pratique.

S'appuyant sur la « fluidité » de leur relation humaine et matérielle, Arès et Guerrera ont procédé à la cueillette d'objets dans des terrains vagues aux abords de leurs ateliers. Leur posture est politique : « En revalorisant les détritiques, annonce le texte de B-312, les artistes cherchent à défier le consumérisme. »

D'autres expos reposent sur ce rapport aux objets, ou sur leur rareté. Celle de **Marc Boucher** réunit des sculptures et des performances réalisées à partir de déchets — *Uphoarding* (<http://www.produitrien.com/fr/>) (espace Produit rien, en cours) (<http://www.produitrien.com/fr/>). Celle de **Gabi Dao**, en collaboration avec **geetha thurairajah** — *Soothsay* (<https://centreclark.com/fr/exposition/soothsay/>) (centre Clark, en cours) (<https://centreclark.com/fr/exposition/soothsay/>). —, découle de la pénurie : les étagères vides des magasins au début de la pandémie l'ont poussée à créer avec ce qu'elle dénichait (papiers tue-mouche, fruits mous, féculé de tapioca).

La discussion mettant fin à *Futurs possibles* (<https://www.laval.ca/Pages/Fr/Calendrier/mda-expo-adam-basanta.aspx>) (Maison des arts de Laval), (<https://www.laval.ca/Pages/Fr/Calendrier/mda-expo-adam-basanta.aspx>) expo inaugurée en novembre, fait écho aux initiatives qui recyclent les matériaux et donnent ainsi à l'art un rôle capital. La rencontre virtuelle du 6 février, peut-être en présentiel, réunira l'artiste **Adam Basanta**, la commissaire **Ariane Plante** et le philosophe **Jérémie McEwen**.

Salut à une moderne

Décédée en novembre, **Rita Letendrer** reçoit un hommage posthume de la galerie Simon Blais, qui la représentait depuis 1996. L'exposition couvrira large, de la peinture des années 1960 à celle de 2012, en passant par les célèbres « flèches », dont certaines jamais exposées depuis 1972. Dès le 19 février.



CALENDRIER CULTUREL

_février 2022

***Faire avec* — Émylie Bernard**

Jusqu'au 9 avril 2022

Galerie de l'UQAM

1400, rue Berri

Montréal, Québec

Mardi au samedi de 12 h à 18 h

Finissante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'UQAM, Émylie Bernard propose, par voie de vidéo-performances, de dessins, d'écriture et de cyanotype, sa manière propre de *faire avec* son trouble d'anxiété généralisée. Car c'est au creux de ce dernier qu'elle trouve une force et une agentivité propres, comme elle le démontre avec sensibilité dans ses œuvres. Dans cette exposition à la Galerie de l'UQAM, elle présente entre autres sa performance *chanter dans mon lit*, où elle déjoue son essoufflement anxieux par la chanson; l'irrégularité de son souffle s'ajuste à celui des voix féminines qu'elle écoute, lui redonnant ainsi sa constance. Au cœur de son lit, lieu d'intimité, Bernard nous donne à voir une partie de la complexité du quotidien vécu avec un trouble anxieux. Grâce à cette technique d'apaisement filmée, elle trouve le moyen de traduire ce qui souvent est vécu dans l'isolement et le silence.

Émylie Bernard

faire avec

Benoit Jodoin

Émylie Bernard

Compte rendu

Compte rendu

Compte rendu

Compte rendu



Émylie Bernard

faire avec, vues d'exposition, 2022.

Photos : © Galerie de l'UQAM

Galerie de l'UQAM, Montréal du 11 février au 9 avril 2022

Alors que les médias couvrent la crise de la santé mentale que nous traversons essentiellement en relayant des données statistiques, l'exposition *faire avec* d'Émylie Bernard, présentée à la Galerie de l'UQAM, propose une approche personnelle et sensible du mal du siècle : l'anxiété. Ce projet, qui découle de ses études de maîtrise, multiplie les points d'accès à une vie traversée par des peurs irrationnelles et les symptômes physiques qui l'accompagnent.

Ces pensées paranoïaques et ces inquiétudes débilitantes, qui ont au départ été interprétées par l'artiste comme un obstacle à la création, deviennent dans l'exposition la principale source d'inspiration. C'est que les œuvres mettent en forme la quête de réconfort qui s'ensuit à travers ses pratiques et ses objets, dont la figure récurrente du lit. Une pile de draps et de couvertures que l'artiste a collectionnés est en effet érigée en sculpture sur un socle au centre de la pièce, comme une synthèse métonymique de ce qui est associé, dans l'histoire personnelle de l'artiste, autant à un lieu de refuge que de traumatisme.



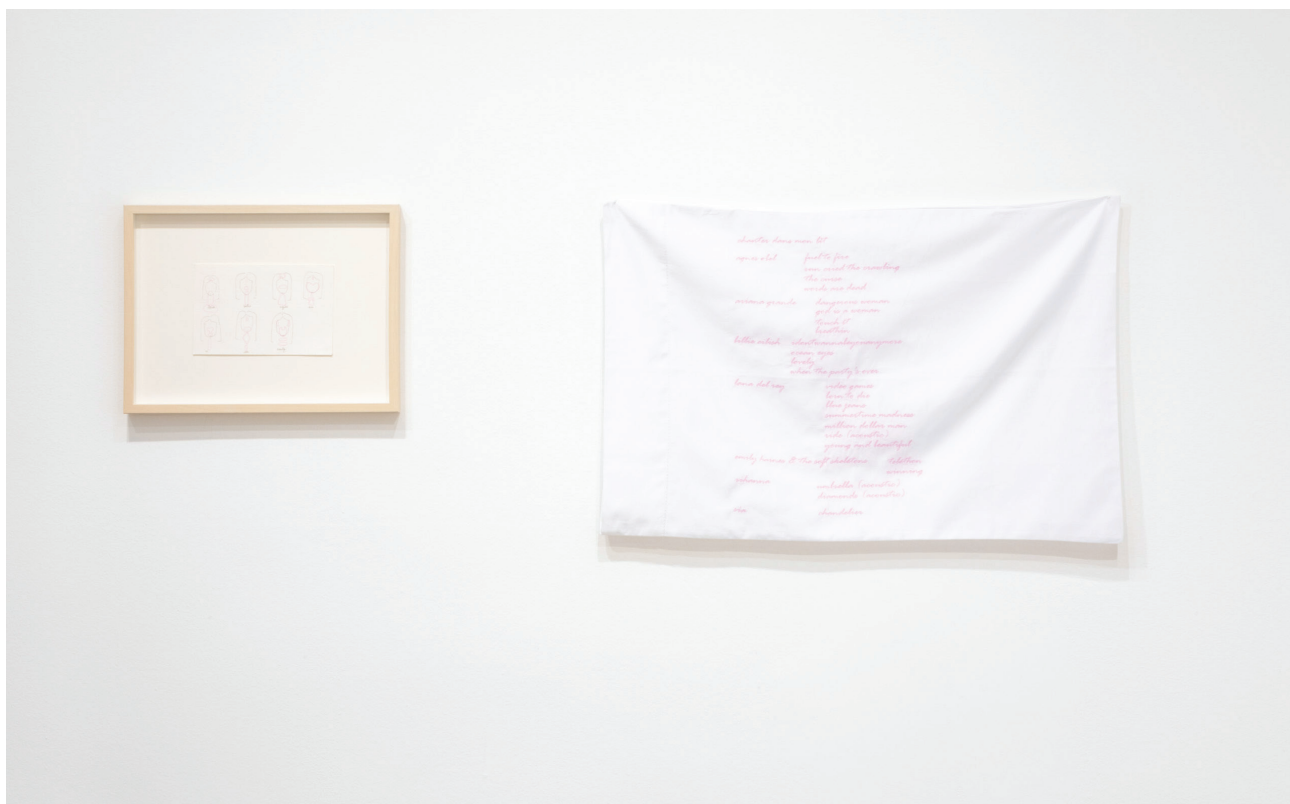
Tout autour, l'expérience anxieuse se déploie, d'abord sous un mode interdiscursif, grâce à une vingtaine de plaquettes de bois recouvertes de papier de coton. L'artiste y raconte, en alternance par des microrécits et par des dessins à l'encre et au crayon, l'histoire de ses lits dans un retour à l'enfance dont le caractère narratif rappelle la psychothérapie, à la différence qu'ici, les récits rendent compte d'une attention particulièrement portée aux formes, aux couleurs et aux textures des souvenirs du lit-cachette.

D'autres objets, tels les cyanotypes réalisés à partir de sueur et de cachets d'anxiolytiques broyés, sont à interpréter comme des traces de tentatives de domestiquer l'état anxieux. Ou il s'agit d'en donner à voir les effets, à travers par exemple cette ampoule chauffante infrarouge suspendue au mur, artéfact d'une performance de 2019 où l'artiste provoquait de façon volontaire et spectaculaire la sudation extrême que déclenche chez elle une situation anxiogène. Tantôt performantielle, tantôt narrative ou encore matérielle, l'exposition rappelle ces installations de recherche où une même question fait l'objet de différentes explorations techniques et conceptuelles.



La musique est un autre moyen de canaliser ce trouble physique et psychique. L'habitude qu'a l'artiste depuis l'enfance de chanter dans son oreiller pour se calmer est reprise dans *chanter dans mon lit* (2019-), une vidéoperformance de 16 heures où elle s'exécute au son de *la playliste* (2022), également brodée sur une taie d'oreiller accrochée au mur et rendue disponible sur YouTube grâce à un code QR.

L'ambiance dans cette salle aménagée presque à la manière d'un espace domestique est étonnamment paisible. Ce calme est peut-être le symptôme de l'incontournable solitude du travail sur soi, à moins qu'il ne soit une traduction, habile et maîtrisée, dans différents langages de l'art, de la bienveillance que l'artiste offre, à nous et à elle-même. Il y a une différence entre une mise en forme d'un affect qui est passé aux spectateurs et spectatrices et une démarche qui l'aborde sans transmettre le malêtre. Et c'est dans cette différence, parfaitement maîtrisée, que se trouve précisément toute la valeur du travail de Bernard.



Émylie Bernard

faire avec, vues d'exposition, 2022.

Photos : © Galerie de l'UQAM